

PIERRE SAUREL

Le fauteuil de malheur



BeQ

Pierre Saurel

L'agent IXE-13 # 025

Le fauteuil de malheur

roman

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *Littérature québécoise*

Volume 289 : version 1.0

Le fauteuil de malheur

Numérisateur : Jean Layette.

Éditions Police Journal

Relecture : Jean-Yves Dupuis.

Illustration de couverture :

André L'Archevêque.

I

Au cours de sa dernière aventure en Allemagne, l'agent secret IXE-13, l'as des espions canadiens, avait réussi à délivrer Sing Lee des mains des nazis.

Sing Lee, un Chinois, ami d'IXE-13, était espion pour les armées alliées.

Dépêché en Allemagne pour s'emparer de plans d'avions nouveaux fabriqués par les Allemands, il s'était fait engager comme bourreau au camp des détenus.

Il était connu sous le nom de Yamaté.

Malheureusement, comme Sing Lee arrivait au but de sa mission, le commandant Von Tracht réussit à le déjouer et à tromper son jeu.

Retenu prisonnier, Sing Lee ne pouvait donner des nouvelles à ses chefs.

Le colonel Mailloux envoya donc IXE-13 et

ses deux aides, Marius Lamouche et la jolie Française, Gisèle Tubœuf, au secours du Jaune.

Après maintes aventures, IXE-13 avait réussi.

Cependant, Sing Lee lui apprenait que les documents dont il s'était emparé, étaient cachés dans la bourrure d'une chaise chez l'officier en charge de l'usine d'aviation.

Pendant qu'IXE-13 et Marius réussissaient à faire sortir Sing Lee de sa prison, Gisèle Tubœuf se rendait chez l'officier, pour tenter de s'emparer des plans.

Quelques minutes plus tard, elle retournait à l'hôtel, où ses amis la firent monter en voiture, pour s'éloigner en vitesse de Berlin.

C'est là qu'IXE-13 demanda à Gisèle :

– Tu as les plans ?

– Non.

– Quoi, tu ne les as pas ?

– Non. L'officier a vendu ses fauteuils à un antiquaire du nom de Karl Roseberg qui demeure à 127 rue Hostracht.

Aussitôt, IXE-13 donna des ordres à ses amis.

Bientôt, l'automobile s'arrêtait dans un petit village abandonné au cours d'un bombardement.

On cacha la voiture dans un garage et tous quatre entrèrent dans la maison.

– Nous serons en sûreté ici... du moins, pour quelque temps, dit l'espion.

– Maintenant, qu'est-ce que nous allons faire ? demanda Gisèle.

– Essayer de retrouver les plans.

– Peuchère patron, s'écria Marius, vous voulez retourner à Berlin ?

– Il le faut bien.

– Mais c'est se jeter dans la gueule du loup.

Sing Lee, lui aussi, protesta :

– Non maître... les plans, c'est une mission à Sing Lee. Lui seul retourner à Berlin.

– Non, non, écoutez tous. Il ne s'agit pas de se presser et d'agir en idiots. Il faut prendre notre temps et être sûrs de notre affaire.

– Patron, j’ai une idée, s’écria Marius.

Ils se tournèrent tous du côté du Marseillais.

– Écoutez moi, les Allemands ne m’ont presque pas vu. Je suis le seul qui demeure encore inconnu.

C’était vrai.

– Vous, patron, vous n’avez aucune chance, vous serez tout de suite reconnu. Sing Lee est encore plus marqué que vous, je crois. Quant à Gisèle, quand l’officier saura ce qui s’est passé, il la rapportera aussitôt au haut commandant.

– Continue.

– Donc, je suis le seul parmi notre troupe qui ait la chance de retourner à Berlin sans me faire pincer.

– En un mot, dit IXE-13, tu veux aller chercher les plans ?

– Oui.

– Et comment feras-tu pour reconnaître la chaise ?

– Sing Lee peut me la décrire.

IXE-13 réfléchit.

C'était probablement la meilleure solution.

Bien qu'il n'aimait pas envoyer ses amis seuls dans la mêlée, il faudrait s'y résigner cette fois-ci.

Marius partirait donc pour Berlin.

Il irait trouver l'antiquaire Roseberg et il essaierait de s'emparer des plans.

Sing Lee de son mieux, fit un dessin représentant la chaise dans la bourrure de laquelle il avait glissé les plans.

– Tu n'iras pas avant demain, dit IXE-13.

– Mais pourquoi ?

– Parce que, présentement, ce serait trop dangereux. Et puis, comment te rendras-tu à Berlin ?

– Peuchère, nous ne sommes qu'à une dizaine de milles de la ville. Je puis fort bien marcher.

– C'est ce qu'il y a de mieux, car il est possible que les Allemands aient le numéro de notre voiture.

Le lendemain matin, Marius se leva à sept

heures.

Tous nos amis étaient fatigués.

Ils n'avaient presque pas dormi de la nuit.

Pendant de longues heures, des patrouilles à bicyclette avaient fouillé les routes de la région, à la recherche des quatre fugitifs.

– Marius.

– Oui, patron.

– Viens me rejoindre dans le salon. Je vais te maquiller. C'est plus prudent.

– Bien.

IXE-13 traînait toujours sa petite valise avec lui.

Plus d'une fois, elle lui avait permis d'échapper à ses ennemis.

Il l'ouvrit et en sortit toutes sortes de bâtons et aussi quelques crêpes.

Les crêpes sont de longs rouleaux faits de cheveux de toutes les couleurs.

On s'en sert pour fabriquer des barbes

postiches.

Marius s'assit sur une chaise et le patron lui mit une serviette autour du cou.

Prenant le crêpé blanc, il se mit à lui fabriquer une belle barbe.

Lorsque la barbe fut terminée, IXE-13 prit une boîte de blanc à soulier.

Il en appliqua sur la chevelure du brave Marseillais.

Avec sa barbe et ses cheveux blancs, il avait déjà l'air d'un vieillard.

Mais IXE-13 n'avait pas fini.

Il prit un crayon nommé « sang de bœuf » et il accentua les traits sur la figure de Marius.

– Maintenant, tu es tout à fait méconnaissable !

– Peuchère, je m'en doute, patron.

– Voici ce que je te suggère. Fais-toi passer pour un antiquaire, toi aussi. Tu pourras examiner tout ce que tu voudras. Ça te donnera entière liberté.

– C’est bien ce que j’avais l’intention de faire, patron.

Une heure plus tard, Marius quittait la maison.

Ses amis lui souhaitèrent bonne chance.

– Il faut absolument que tu réussisses, Marius.

– Je vais faire mon possible patron.

Et Marius partit à pied en direction de Berlin.

Von Tracht sonna son secrétaire :

– Appelez-moi Bouritz et tout de suite.

– Bien, commandant.

Bientôt, Bouritz, l’ennemi juré d’IXE-13, entra dans le bureau du commandant.

– Heil Hitler.

– Heil Hitler.

– Vous m’avez fait demander, commandant.

– Oui, Bouritz. Tu as reçu des nouvelles au sujet d’IXE-13 ?

– Non, commandant.

- Imbécile. Comment se fait-il ?
- Commandant, nous avons surveillé toute la région. Nous n'avons pas aperçu la voiture d'X-13.
- Et aux lignes ?
- Il n'est pas passé, nous sommes certains de cela.
- Tu sais qu'ils sont quatre maintenant ?
- Quatre ? comment cela ?
- Mais oui. La femme de Laurentz, ce doit être la fameuse Française, l'espionne T-4. Elle s'est rendue à l'usine d'aviation, hier matin.
- Pourquoi ?
- Je n'ai pu rien comprendre à ce sujet. Elle a questionné l'officier en charge et est repartie. Sais-tu ce que je pense, Bouritz ?
- Non, commandant.
- Eh bien, le Chinois n'a pas volé les plans.
- Comment cela ?
- Pour moi, c'est pour cela que l'espionne

s'est rendue à l'usine. Elle voulait tirer les vers du nez de l'officier. Ils ne savent pas où sont les plans dans le moment.

– Hum... c'est possible, mais je ne le crois pas, commandant.

Von Tracht réfléchit :

– Voici ce que tu vas faire. Mets une annonce dans les journaux.

– Pourquoi ?

– Pour avertir que tous ceux qui cachent l'espion canadien seront condamnés à mort. Par contre, ceux qui nous aideront à les capturer, seront généreusement récompensés. En plus, je veux que tu fasses fouiller toutes les maisons qui sont vides, aux alentours de Berlin. Ils peuvent être cachés dans une de celles-là.

– Bien, commandant.

– Je crois qu'avec cela, notre espion n'ira pas loin, car il ne peut pas passer aux lignes, ça, c'est certain.

Et le commandant se frotta les mains.

Il était sûr qu'IXE-13 n'avait pas quitté l'Allemagne.

De plus, il ne pouvait être loin de Berlin.

– Pas de pitié pour lui cette fois. Il sera tué aussitôt que nous l'aurons entre les mains.

II

Karl Roseberg habitait une modeste boutique sur une des petites rues de Berlin, la rue Hostracht.

Karl était un antiquaire.

Il achetait tout ce qu'il pouvait trouver et le revendait ensuite à des collectionneurs.

C'était ainsi qu'il s'était rendu chez l'officier en charge de l'usine d'aviation, pour acheter les vieilles chaises de son bureau.

Apparemment satisfait de son achat, Karl revint chez lui.

Le Juif allemand appela aussitôt son épouse :

– Rebecca. Rebecca.

– Oui, Karl.

– Regarde ce que je viens d'acheter. J'ai eu ça pour une chanson.

– Oh, ce sont des beaux fauteuils. Ça vaut beaucoup d'argent.

– Oui. Surtout quand ils seront réparés. Il faudra que tu arranges toutes les doublures. Elles sont déchirées. J'ai un acheteur en vue pour ces fauteuils.

– Je vais faire cela le plus tôt possible, Karl.

Et le même soir, madame Roseberg commença son travail.

Assis dans l'arrière boutique, son mari fumait lentement sa pipe.

– Karl... Karl... cria-t-elle, tout à coup.

– Qu'est-ce qui se passe, Rebecca ?

– Viens ici. Viens voir ce que j'ai trouvé dans le dos d'un des fauteuils.

Karl se leva et se dirigea vers l'avant où sa femme travaillait.

Elle lui tendit une liasse de documents.

– Tiens, je ne sais pas si c'est bon.

Karl prit les papiers et retourna s'asseoir.

Il se mit à les regarder lentement.

– Hum... très intéressant, très intéressant.

– Qu'est-ce que c'est, demanda Rebecca ?

– Ma petite, dit Karl, notre fortune est faite.

La femme poussa un cri :

– Qu'est-ce que tu dis, Karl ? Notre fortune est faite ?

Le Juif lui fit signe de se taire.

– Ne parle pas si fort, on pourrait nous entendre et nous serions foutus.

Il désigna les documents :

– Sais-tu ce que c'est ?

– Non.

– As-tu lu les journaux ?

– Non plus.

– Eh bien, tu sais qu'à l'usine d'avions, on est à fabriquer un nouvel avion ?

– Je ne sais rien de ça.

– Écoute-moi bien. Les plans du nouvel avion sont disparus et on croit que quelques espions les

ont volés. Eh bien, ils se trompent.

– Comment cela ?

– Voilà les plans.

La bonne femme sursauta :

– Qu'est-ce que tu dis ?

– Je dis que ce sont les plans du nouveau moteur que tu as trouvés.

– Mais voyons, c'est impossible. Pourquoi les aurait-on mis là ?

– Ce sont, sans doute, les espions qui le sont caché là. Tu comprends. Avant qu'ils aient eu le temps de les reprendre, j'avais acheté les fauteuils.

Madame Roseberg ne comprenait pas grand-chose.

Elle demanda :

– Pourquoi dis-tu que notre fortune est faite ?

– Parce que je vais vendre ces plans.

Rebecca devint pâle comme la mort :

– Tu vas les vendre ?

– Oui.

– À qui ?

– Mais aux Alliés, tu sais bien.

Elle protesta :

– Non, non. Karl, tu ne feras pas cela. Tu n’as pas le droit. On va nous tuer si on le sait.

– Justement, on ne le saura pas.

– C’est impossible.

– Tout est possible, ma chère Rebecca. Il est un peu temps de se venger de cet Hitler qui martyrise les nôtres. Nous allons devenir riches à ses dépens... riches, tu entends ?

Rebecca demeura sceptique.

– Je vais me rendre en France. Tu sais que je passe facilement aux lignes. Là-bas, je verrai les gens de la résistance et je leur vendrai les documents.

– Et s’ils ne veulent pas les acheter ?

– Ne crains rien, ils les achèteront. Ils seront trop heureux de les avoir.

– Fais comme tu voudras Karl, mais je ne t'approuve pas.

– Demain, ma femme, je vais me rendre en France. Lorsque je reviendrai, je serai riche... très riche.

Pendant que Marius se dirigeait vers Berlin, IXE-13 et ses compagnons ne perdaient pas de temps.

Tout d'abord, l'espion maquilla ses deux amis et puis, il se changea lui-même de physionomie.

– Sing Lee ?

– Oui, maître.

– J'ai trouvé de la peinture dans le garage. Tu vas me donner un coup de main, nous allons peindre l'automobile.

– Bien, maître.

Ils se dirigèrent vers le garage et se mirent aussitôt à l'œuvre.

Ils achevaient de peindre la voiture, lorsque Gisèle vint les rejoindre, en courant.

– Je viens d’ouvrir la radio.

– Et puis, ils ont parlé de nous, je suppose ?

– Ils nous recherchent toujours. Le commandant Von Tracht vient de donner des ordres. Il va faire fouiller toutes les maisons abandonnées de la banlieue de Berlin.

– Quoi ? tu es certaine ?

– Oui. Les fouilles vont commencer dès cet après-midi.

– Maître, il va falloir se sauver, dit Sing Lee.

– Nous ne le pouvons pas.

Gisèle ajouta :

– Il y a Marius.

– Justement. Nous ne pouvons pas le laisser seul et nous sauver. D’ailleurs, où pourrions-nous aller ?

– Mais que faire ?

– Nous allons attendre tout simplement. Si les Allemands viennent, nous les recevrons de pied ferme. Nous allons nous défendre.

Le lendemain matin, Karl Roseberg partait pour la France.

Sa femme lui avait fait ses dernières recommandations.

Karl venait à peine de quitter la boutique, qu'on frappait à la porte.

Madame Roseberg alla ouvrir.

– Monsieur ?

Elle était vis-à-vis d'un vieillard à barbe blanche.

– Monsieur Karl Roseberg est-il ici ?

– Non, monsieur. Est-ce pour quelque chose de spécial ?

– Oui. Quand pourrais-je le voir ?

– Il vient de partir pour la France.

– Oh !

Marius, car c'était lui, hésita, puis :

– Voici madame, j'aime les antiquités et j'aurais besoin de quelques chaises...

– Oh, mais je puis fort bien vous faire visiter.
Entrez, monsieur.

Elle fit passer Marius dans la boutique.

– Quelle sorte de chaise voulez-vous ?

– Mon Dieu, madame, je ne sais pas encore. Je puis les regarder ?

– Mais certainement.

Marius commença son inspection.

Il ne mit pas grand temps à découvrir la fameuse chaise dont lui avait parlé le Chinois.

– Cette chaise me semble très belle. Je puis m’asseoir ?

– Oui.

Marius s’assit.

Il passa la main dans la doublure.

La doublure n’était pas déchirée. Elle avait été réparée.

– Peuchère. Nous arrivons encore trop tard.

III

En voyant Marius examiner la doublure, madame Roseberg était devenue très nerveuse :

– Vous... vous cherchez quelque chose ?

– Moi ?

Marius s'aperçut fort bien de son trouble.

– Cette femme n'a certes pas la conscience tranquille, se dit-il.

– Je regarde votre doublure, reprit-il à haute voix. Elle est neuve, n'est-ce pas ?

– Heu... oui... oui...

Marius se leva et s'approcha de la femme :

– Vous avez acheté ce fauteuil à l'usine d'aviation ?

– Oui.

Perdant la tête, Rebecca ajouta :

– Mais il n’y avait rien dedans... je vous jure qu’il n’y avait rien dedans.

– Qui vous parle de cela ?

La femme resta stupéfaite.

Elle venait de se vendre.

– Pourquoi ? pourquoi Karl n’a-t-il pas voulu m’écouter ?

Marius reprit :

– Vous avez trouvé quelque chose dans la doublure de cette chaise, n’est-ce pas ?

– Non... non.

– Ne mentez pas, je le sais. Ainsi, votre mari est parti pour la France avec ce quelque chose ?

– Mais non... il n’y avait rien.

– Très bien, madame. C’est ce que nous allons voir. Vous avez le téléphone ici ?

– Heu... oui, oui.

– En bien, je vais appeler le commandant Von Tracht et lui demander de faire arrêter votre mari, quand il passera aux lignes.

– Non, non, je vous en supplie, ne faites pas cela... ne faites pas cela.

Marius voyait qu'il gagnait la partie peu à peu.

Et plus que ça, il sentait que les Roseberg n'étaient pas des amis des nazis.

– Ainsi, vous avouez avoir retrouvé des papiers, dans le dossier de ce fauteuil ?

– Oui.

– Madame Roseberg, écoutez-moi bien. Je vous donne ma parole de ne pas vous vendre si vous me dites ce que votre mari entend faire avec ces papiers.

– Vous ne le ferez pas arrêter ?

– Non !

– Eh bien, il veut les vendre.

– Les vendre ? À qui ?

– Aux Français.

– Et c'est pour ça qu'il est allé en France ?

– Oui.

– Ainsi, vous trahissez votre pays ?

La femme bégaya quelque chose que Marius ne comprit pas.

– Écoutez, madame. J’ai promis de ne pas vous trahir. Eh bien, vous aussi, vous allez nous aider.

– Vous aider ?

– Oui. Votre mari peut-il aider quelqu’un à sortir d’Allemagne ?

– À sortir d’Allemagne ?

– Oui.

– Je ne sais pas... je ne sais pas...

– Écoutez. Votre sort est entre mes mains. Il faut que vous m’aidiez.

Soudain, madame Roseberg eut un éclair de génie.

– Vous êtes un espion. C’est vous qui avez volé les plans ?

Marius sourit :

– Enfin, vous devinez...

– Vous êtes l’un des quatre que la police

recherche ?

– Justement. Vous voyez, j'ai confiance en vous. Je suppose que vous allez tout de suite appeler l'armée à votre secours.

Rebecca réfléchit, puis :

– Non... non parce que vous avez promis de ne pas dénoncer Karl. Je ne dirai rien, je vous le jure.

– Ce n'est pas tout, dit Marius. Je veux que vous fassiez quelque chose pour nous.

– Comment cela ?

– Monsieur Roseberg possède-t-il une automobile ?

– Oui.

– Vous allez me la donner.

– Quoi ?

– Si vous aimez mieux, je vais vous l'acheter. Je suis prêt à payer le gros prix.

– Mais les automobiles sont rares...

– Très bien. Alors, j'appelle le commandant.

Je dénonce votre mari, et avant que vous ayez pu dire la vérité à mon sujet, je serai déjà loin.

– Si je vous vends l’automobile, je n’entendrai plus parler de vous ?

– Non.

– Combien voulez-vous me donner ?

Ils discutèrent du prix durant quelques minutes.

Puis, Rebecca accepta.

Marius repartit en direction de la maison qu’habitaient ses amis, au volant de la voiture appartenant à Karl Roseberg.

Toute la journée, l’un de nos trois amis avait monté la garde dans la maison.

Il fallait se surveiller, car les Allemands devaient être proche.

Pendant qu’IXE-13 et Sing Lee terminaient leur ouvrage, Gisèle était de faction.

Soudain, en sortant du garage, le Chinois aperçut un camion militaire au loin :

– Maître... maître...

– Quoi ?

– Soldats... soldats Nazis... Sing Lee les a vus...

– Qu'est-ce que tu dis, fit IXE-13 en bondissant au dehors.

À son tour, il vit le camion et quatre militaires qui commençaient l'inspection des maisons.

Il courut à l'intérieur :

– Gisèle ?

– Quoi ?

– Ils viennent. Ils commencent à inspecter dans ce bout-ci.

– Non !

– Nous les avons vus, ajouta Sing Lee.

Aussitôt, l'espion donna des ordres.

Ils attendraient l'ennemi de pied ferme.

Ils se fauilèrent chacun dans une pièce.

– Ils sont quatre, nous sommes trois. Nous pourrions en prendre trois par surprise.

IXE-13 était le plus prêt de la porte.

Ensuite, il y avait Sing Lee et enfin Gisèle.

Dix minutes s'écoulèrent.

Puis brusquement, ils entendirent brasser la porte.

– Les voilà, souffla Gisèle.

La porte s'ouvrit et les quatre hommes avancèrent.

Dans le temps de le dire, ils étaient maîtrisés par nos trois amis.

– Du beau travail, dit IXE-13.

Il se tourna vers ses deux compagnons :

– Sing Lee... Gisèle... vous allez revêtir les costumes de ces soldats. Ensuite, je vous maquillerai. Marius devrait arriver bientôt. Tout marchera comme sur des roulettes.

Il se dirigea vers la porte :

– Où vas-tu, demanda Gisèle ?

Chercher le camion. Il pourra nous être utile.

IXE-13 sortit.

Il marcha, sur la route, jusqu'au camion.

Les clefs étaient restées à l'intérieur.

Il fit avancer la voiture jusqu'à la maison et il alla ouvrir les portes du grand garage.

Il y avait assez de place pour mettre la voiture aux côtés de l'automobile.

Lorsqu'il revint à la maison, Sing Lee et Gisèle étaient déguisés en Allemand.

La Française avait enfoui ses cheveux sous son casque, elle avait l'air d'un véritable garçon.

Seules, ses formes harmonieuses, faisaient deviner la supercherie.

IXE-13 regarda sa montre :

– Qu'est-ce que Marius fait qu'il n'arrive pas ?

Il venait à peine de prononcer ces mots, qu'une voiture s'arrêta devant la porte.

– Diable... attention, je crois que voici d'autres Allemands.

IXE-13 alla regarder par la fenêtre.

– Mais, c’est Marius.

– Quoi ?

– En voiture ?

– Mais oui. Je n’y comprends plus rien.

La porte s’ouvrit et Marius parut.

– Enfin, toi ?

Il aperçut Sing Lee et Gisèle déguisés :

– Mais comment se fait-il ?

– Nous t’expliquerons plus tard. Et toi, les plans ?

Marius leur fit vivement le récit :

– Ils sont en sûreté. Le Juif va faire de l’argent avec, mais ça n’a pas d’importance. C’est nous qui aurons ces plans-là.

– Tu as bien fait, Marius. Mais la voiture ?

– C’est celle de monsieur Roseberg. J’ai pensé que nous pourrions en avoir besoin.

– Nous en avons déjà deux. Mais je crois qu’il est plus prudent de se servir de celle que tu viens d’apporter.

– Mais la deuxième ?

– C'est un camion militaire, mon vieux.

– Un camion militaire ?

– Naturellement. Où penses-tu que nous avons pris ces vêtements ?

Marius n'en revenait pas :

– Vous avez arrêté un camion sur la route pour attaquer les soldats ?

IXE-13 éclata de rire :

– Non.

Et il lui raconta ce qui s'était passé.

– Les quatre prisonniers sont dans la cave et bien ficelés. Maintenant, il faut partir, et au plus tôt.

Sing Lee s'avança :

– Maître, vous avez deux camions ?

– Oui, deux voitures, Sing Lee.

– Vous voulez diviser le groupe ?

– Oui.

– Non, vous pas faire cela ?

– Il le faut. Les Allemands recherchent quatre évadés. Deux, ils nous laisseront plus facilement passer.

– Sing Lee, meilleure idée. Vous êtes le chef de vous trois, le Chinois, lui, est seul. Vous montez dans une voiture avec vos deux amis et Sing Lee prendre l'autre tout seul.

– Brave chinois !

– Vous avez délivré Sing Lee, c'est assez. Maintenant, le Chinois doit se débrouiller tout seul.

– Alors, tu crois pouvoir passer les lignes ?

– Oui, maître.

– Bon, c'est entendu. Tu vas prendre le camion et nous, nous prendrons la voiture que Marius a emmenée.

– Bien.

Sing Lee alla sortir le camion du garage.

Marius demanda au patron :

– Et moi, je reste comme ça, habillé en vieillard ?

– Oui. Ça donne un air respectable.

Quelques secondes plus tard, le Chinois souhaitait au revoir à ses amis.

– Sing Lee espère revoir maître.

– Moi aussi, mon brave.

– Sing Lee veut vous dire merci à tous. Vous l’avez sauvé.

– Il faut s’entraider, Sing Lee.

Il leur donna la main tour à tour.

– Bonne chance, Sing Lee !

– Peuchère, on se rencontrera en France.

– Bonjour et bonne chance, répéta Sing Lee.

Il monta dans le camion et bientôt, ce dernier disparut au tournant de la route.

– À notre tour, maintenant, allons-y.

– Je vais conduire, dit Marius.

– Non, non repose-toi, fit IXE-13. Tu as dû marcher dix milles ce matin. Je vais conduire.

– Comme vous voudrez, patron.

– Allons, montez. Et surtout, souhaitez que nous passions les lignes sans difficultés, car j’ai l’idée que si les Allemands nous reconnaissent, ils ne nous donneront pas grand-chance.

IV

Madame Roseberg se mit à réfléchir après le départ de Marius.

La veille, elle avait lu les journaux.

Jamais elle ne les lisait, mais son mari lui avait parlé des quatre fugitifs et ça l'avait intéressée.

Elle pensa :

– Si Karl se fait prendre, il est foutu... Les Allemands doivent surveiller...

Un idée germa petit à petit dans son esprit.

Elle avait perçu le nom du commandant Von Tracht, dans les journaux, la veille.

C'était le commandant du camp des détenus.

Vivement, Rebecca s'habilla.

Elle sortit et se dirigea vers le camp des détenus.

Elle eut toutes les misères du monde à se faire

admettre à l'intérieur.

– Je vous dis que je veux voir le commandant...

– On ne laisse entrer personne.

– Eh bien, allez lui dire que je sais quelque chose en rapport avec l'évasion des quatre fugitifs.

– Quoi ?

– Je vous dis que je les connais.

– Oh bon. Je vais voir le commandant.

Le garde se dirigea vers la grosse bâtisse principale.

Il entra et alla aussitôt vers le bureau du commandant.

Il raconta le tout au secrétaire de Von Tracht.

Ce dernier pénétra dans le bureau de son chef :

– Commandant, il y a quelqu'un qui désire vous voir.

– Bien.

Le garde retourna à la barrière :

– Très bien madame. Le commandant Von Tracht veut bien vous recevoir.

Madame Roseberg poussa la porte et entra :

– Heil Hitler, mon commandant !

– Heil Hitler.

Le commandant désigna une chaise :

– Asseyez-vous.

– Merci.

Lorsque Rebecca eut pris place dans le fauteuil, le commandant demanda :

– Alors, vous êtes madame ?

– Rebecca Roseberg.

– Vous demeurez ici à Berlin ?

– Oui, mon mari est antiquaire.

– Parfait. Il paraît que vous savez quelque chose au sujet des quatre prisonniers que nous recherchons ?

– Si je sais quelque chose... j'ai parlé à l'un d'eux il y a à peine une demi-heure.

Von Tracht bondit :

– Qu'est-ce que vous dites ?

– Oui, la vérité, mon commandant. Cet homme est venu à la maison pour chercher des papiers.

– Des papiers ? quels papiers ?

– Des papiers qui se trouvaient dans le dos d'un fauteuil que mon mari a acheté à l'usine d'aviation.

– Hein ?

– Et ces papiers, mon commandant, c'étaient des plans.

Von Tracht se leva d'un bond :

– Des plans ?

– Oui, mon commandant. J'ai voulu les lui enlever et...

– Mais votre mari n'était pas là ?

– Non, il est parti pour la France ce matin. Il avait une affaire à régler.

– Et cet homme est parti en emportant les plans ?

– Il a fait plus que ça, mon commandant. Il m'a forcée à lui remettre les clefs de l'automobile de mon mari.

Von Tracht prit vivement un calepin qui se trouvait sur son bureau :

– Vous avez le numéro de licence de l'auto ?

– Oui. C'est 00123.

– Pouvez-vous me donner une description de la voiture ?

– Certainement. Elle est de couleur noire, une cinq places de modèle américain Ford.

Le commandant prenait tout cela en note.

– C'est tout ?

– Heu... oui.

– Excusez-moi, il faut que je communique ce renseignement le plus tôt possible.

Il décrocha vivement son appareil téléphonique et donna des ordres à son secrétaire.

Aussitôt, des messages partirent pour toute l'Allemagne. On gardait les routes, les ponts, les frontières.

IXE-13 était au volant de la voiture qui filait à toute vitesse, sur un chemin de campagne.

L'espion canadien connaissait bien l'Allemagne et il savait éviter les grandes routes.

Il essaierait de passer à un de ces petits postes de frontières, qui sont moins surveillés que les autres.

Mais le commandant, lui aussi, avait prévu cette éventualité et il avait dépêché, à tous ces postes, quelques soldats, pour prêter main-forte aux gardes-frontières.

– Je me demande comment va s'en tirer Sing Lee ? fit Gisèle.

– Peut-être plus facilement que nous autres, vu qu'il est seul.

Soudain, il y eut un grand coup de sifflet et un garde sortit d'un fossé.

– Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda IXE-13.

Il venait à peine de terminer sa phrase que déjà

quelques soldats nazis lui faisaient signe d'arrêter.

Au lieu de ralentir, l'espion pesa sur l'accélérateur.

La voiture bondit encore plus vite.

Les soldats s'écartèrent vivement. Deux cependant, furent blessés.

Les autres se mirent à tirer en direction de l'automobile.

– Je crois que nous l'avons.

À ce moment, il y eut un éclatement à l'arrière de la voiture.

– Un pneu...

C'était fini, il fallait arrêter, autrement, on risquait de se faire tuer.

La voiture ralentit pour enfin s'arrêter sur le bord de la route.

Une dizaine de soldats couraient derrière et juste comme IXE-13 ouvrait la portière, l'un d'eux leva son fusil :

– Pas un geste ou je tire.

IXE-13, toujours vêtu du costume d'officier nazi, ne sembla pas s'émouvoir outre mesure.

– Qu'est-ce qui te prends, imbécile. Tu tires sur un officier ?

Le soldat parut quelque peu ébranlé, mais un sergent vint à la rescousse :

– N'essayez pas de jouer au plus fin avec nous, ça ne prend pas. Allons, descendez tous les quatre de voiture.

– Tous les quatre, mais nous ne sommes que trois.

Le sergent jeta un coup d'œil à l'intérieur et aperçut Gisèle et Marius.

– Où est le quatrième ?

– Puisque je vous dis que nous ne sommes que trois.

– Très bien. Vos papiers ?

IXE-13 ne répondit pas.

Ses papiers étaient au nom de l'officier Laurentz. Il savait fort bien que si les Allemands les trouvaient sur lui, c'était fini.

Le sergent se tourna vers ses hommes :

– Fouillez-le.

En un rien de temps, on sortit les papiers des goussets d'IXE-13.

– Officier Laurentz, ricana le sergent. C'est bien ça. Mes amis, nous sommes en présence du grand espion X-13 lui-même.

Les soldats poussèrent des exclamations.

Le sergent força Gisèle et Marius à descendre.

– Qui est ce vieillard ? demanda-t-il en désignant Marius.

– Un homme que nous ne connaissons pas, répondit IXE-13.

– Comment ça ?

– Il nous a arrêtés sur la route et a demandé de le conduire un bout.

– Nous verrons cela plus tard.

Les soldats se placèrent de chaque côté des prisonniers.

– En avant, marche.

Ils se dirigèrent vers la frontière.

Ce n'était qu'une petite cabane, mais dans le second appartement, il y avait deux cellules fort bien aménagées.

On fit entrer IXE-13 dans l'une et dans l'autre, on y enferma Gisèle.

Le sergent se plaça derrière une petite table puis, désignant une chaise à Marius :

– Asseyez-vous.

– Merci.

– Vous avez vos papiers ?

Marius fit semblant de ne pas comprendre.

Le sergent parla plus fort. De cette manière, IXE-13 pouvait entendre tout ce qui se passait.

– Je vous demande si vous avez vos papiers ?

– Ah, mes papiers... non, non je n'ai pas de papiers.

– Comment cela ?

– Je les ai perdus... je les ai laissés à la maison.

– Où demeurez-vous ?

Marius nomma justement l'endroit qui avait été bombardé et dont les maisons étaient abandonnées.

– Mes enfants sont tous partis... j'essaie de les retrouver.

– Quel est votre nom ?

– Franz Liebritch.

– Je regrette, monsieur Liebritch, il va falloir vous garder ici jusqu'à ce que nous ayons vérifié vos dires.

– Ensuite, je pourrai partir ?

– Oui.

– J'espère que vous n'êtes pas pour me mettre au cachot avec ces sales espions ?

Le sergent réfléchit. Il se dit :

– Bah, après tout, un vieillard comme lui, ça ne peut pas faire grand tort. Et puis, nous sommes une dizaine.

Voyant l'hésitation du sergent, Marius poursuivit :

– Vous savez... ils pourraient essayer de se

venger de moi... je ne pensais pas avoir affaire à des espions.

– Bon, bon, on va vous laisser ici.

– Asseyez-vous dans le coin.

– Merci beaucoup, mon bon monsieur.

En marchant tout courbé, Marius alla prendre sa place dans le coin de la pièce.

Les Allemands ne semblaient guère se soucier de lui.

Dans sa cellule, IXE-13 espérait que Marius trouverait quelque chose pour les sauver.

Le sergent donna quelques ordres à ses hommes, puis :

– Je vais télégraphier au haut commandant.

– Bien, sergent.

– Et surtout, guettez nos prisonniers. Il ne faut pas les laisser s'échapper.

– N'ayez crainte, nous sommes neuf contre deux.

V

Bouritz était dans son bureau.

Il attendait avec impatience le résultat des recherches.

Si l'on ne retrouvait pas IXE-13, il serait blâmé, il en était certain.

Soudain, le télégraphiste entra :

– Nous venons de recevoir un télégramme.

Il tendit la feuille à Bouritz.

Ce dernier lut :

– Retrouvé l'espion X-13. Stop. Était dans automobile de Roseberg. Stop. Deux personnes avec lui, jeune fille déguisée en soldat et vieillard. Stop. Vieillard semble innocent. Stop. S'appelle Frank Liebritch.

Et le télégramme donnait la supposée adresse de Liebritch.

– Vérifiez identité vieillard. Stop. Les deux autres bien gardés au poste frontière numéro 36.

Bouritz se leva d'un bond.

Il congédia le télégraphiste et courut vers le bureau du commandant Von Tracht.

– Commandant... commandant ?

– Quoi ?

– Nous l'avons.

– Qui ?

– X-13. Il a été arrêté à la frontière numéro 36. Il était bel et bien dans la voiture de Roseberg.

– Qu'est-ce que vous dites ? ils l'ont arrêté ?

Bouritz tendit le télégramme. Le commandant le lut lentement :

– Mais il en manque deux.

– Peut-être seulement qu'un. Ce vieillard est peut-être l'un de ses hommes. En tout cas, chose certaine, c'est que notre Chinois n'est pas avec eux.

– Ils ont dû le laisser en arrière. Il va falloir

vérifier pour le vieillard.

– Je vais prendre les renseignements, immédiatement.

– Attends Bouritz, j'ai une meilleure idée. Tu vas te rendre tout de suite chez madame Roseberg et tu vas lui demander la description de l'homme qui lui a enlevé les plans et la voiture de son mari.

– Bien.

– J'ai idée que ce peut être ce vieillard.

– J'y vais de ce pas, commandant.

Bouritz sortit.

Il se dirigea immédiatement vers la petite boutique de l'antiquaire.

Madame Roseberg pâlit en voyant entrer un officier de la Gestapo.

– Madame Roseberg ?

– Oui.

– Je suis venu pour un renseignement au sujet du vol de ce matin.

Rebecca respira plus à l'aise.

– Qu'est-ce qu'il y a ? que voulez-vous savoir ?

– Dites-moi, reconnaîtriez-vous l'homme qui est venu visiter votre magasin et qui s'est emparé des documents cachés dans le fauteuil ?

– Mais certainement. Il est facilement reconnaissable. C'est un grand vieux.

– Ah ! Donnez-moi vite sa description.

– Eh bien... il mesure certainement près de six pieds. Il porte une barbe blanche et ses cheveux aussi sont très blancs.

– C'est très bien, je vous remercie beaucoup, madame.

Bouritz retourna vivement au camp des détenus.

Il alla immédiatement voir le télégraphiste.

– Envoyez ce télégramme au poste-frontière numéro 36.

– Bien. Dicter.

– Reçu votre télégramme. Stop. Envoyez

description du vieillard le plus tôt possible. Signé Bouritz.

– Entendu.

– Aussitôt que vous aurez reçu une réponse, apportez-la moi dans mon bureau.

– Bien.

– Et Bouritz, apparemment très fier de lui, retourna dans son petit appartement espérant recevoir une réponse favorable.

Aussitôt qu'il eut envoyé le télégramme, le sergent se tourna du côté du télégraphiste.

– Je retourne à la frontière immédiatement. S'il y a une réponse, envoyez-la moi tout de suite.

– Bien sergent.

À la frontière, rien n'était changé.

IXE-13 et Gisèle étaient toujours dans leurs cellules.

Marius avait engagé la conversation avec quelques soldats.

Le pauvre Marseillais cherchait un moyen de sortir de l'impasse.

Mais les neuf soldats montaient la garde.

Le sergent parut. Ils étaient maintenant dix. Dix contre trois, et Gisèle et IXE-13 étaient dans leur cellule.

Soudain, la porte de la petite cabane s'ouvrit et le télégraphiste parut :

– Sergent ?

– Oui.

– Voici une réponse.

Le sergent prit le télégramme et lut le message de Bouritz.

Il prit une feuille :

– Vous allez envoyer ça, immédiatement.

– Bien.

Il écrivit :

– Vieillard à barbe blanche et cheveux blancs. Grand, près de six pieds et bâti en colosse. Pas de cicatrice, rien d'autre.

La porte du bureau du commandant Von Tracht s'ouvrit en vitesse.

C'était encore Bouritz.

– Du nouveau ? demanda le commandant.

– Oui. Le vieillard est celui qui s'est rendu chez madame Roseberg ce matin. Maintenant, nous avons trois prisonniers. Il ne nous manque que le Chinois.

– Eh bien Bouritz, il faut les ramener ici, immédiatement.

Vous allez vous rendre à la frontière avec quelques hommes.

– Bien, commandant.

– Ramenez-les par train, c'est plus certain. Sur un train militaire, ils ne pourront pas s'échapper. Vous serez plus de cent contre eux.

– Je pars tout de suite commandant. Mais le Chinois...

– Nous y verrons plus tard. Je vais donner des ordres pour qu'on recherche un homme seul.

Bouritz sortit.

Il choisit une dizaine d'hommes qu'il fit monter dans un gros camion militaire.

– X-13 se croyait très fort, mais il va s'apercevoir que je ne suis pas un imbécile, murmura Bouritz.

Et le camion partit en direction de la frontière.

Mais, qu'était devenu Sing Lee durant tout ce temps ?...

Le petit Chinois n'avait pas perdu une minute.

Tout comme IXE-13, il s'était dirigé vers la frontière par une route de campagne.

Il avait rencontré des patrouilles de soldats nazis, mais ces derniers, en apercevant le camion militaire, n'avaient fait aucune difficulté.

La frontière approchait et Sing Lee se creusait la tête pour trouver un moyen de traverser sans se faire reconnaître.

Il était certain que, rendu en France, il aurait beaucoup moins de misère car les nazis étaient

certains que les prisonniers étaient encore en Allemagne.

Il se pouvait fort bien que l'alerte n'eut pas encore été donnée, de l'autre côté.

Soudain, Sing Lee s'écria :

– Je l'ai... Sing Lee a trouvé.

Il arrêta brusquement le camion, fouilla à l'arrière et en sortit un bidon d'essence.

Il le plaça à ses côtés, puis remit le camion en marche.

À environ trois cents pieds de la frontière, il stoppa brusquement.

Vif comme l'éclair, il renversa le bidon de gazoline dans le camion et il y mit le feu.

Puis, il se jeta dans le fossé qui bordait la route et il se mit à ramper en direction de la frontière.

Tous les soldats qui étaient de garde au poste, se précipitèrent vers le camion en flamme.

Aucun ne pensa à rester en faction.

Aussitôt qu'ils eurent dépassé Sing Lee, le Chinois se releva et se mit à courir.

Personne ne s'en aperçut et il traversa rapidement la frontière.

Pendant ce temps, les nazis essayaient d'éteindre le feu, à l'aide d'extincteur chimique.

Mais le camion fit explosion et un détonnement formidable ébranla l'air.

Rendu déjà assez loin, Sing Lee souriait heureux du résultat de sa stratégie.

Il abandonna la route pour s'enfoncer vers la campagne.

VI

Bouritz et ses hommes arrivèrent enfin à la frontière.

Le camion s'arrêta devant le poste-frontière numéro 36.

Le sergent sortit immédiatement de la maison.

– Capitaine Bouritz.

– Sergent Himler.

– Je viens voir ce cher X-13. Oui, je dois le ramener à Berlin.

– Entrez.

Bouritz pénétra à l'intérieur.

Depuis qu'il avait reçu la réponse au télégramme qu'il avait fait parvenir à Bouritz, le sergent avait enfermé Marius dans la même cellule que Gisèle.

Bouritz s'avança vers la cellule d'IXE-13.

– Tiens, tiens, si ce n'est pas ce cher officier Laurentz. Comme on se retrouve !

IXE-13 se mordit les lèvres.

– X-13... oui j'avoue que vous m'avez joué, continua Bouritz. Mais comme vous voyez, je suis quand même le plus fort.

Il y eut un nouveau silence.

Bouritz éclata de rire :

– Vous ne dites rien, cher espion de mon cœur. Vous n'êtes pas encore revenu de votre surprise ?... Vous n'aurez pas le temps d'en revenir. Nous prenons le train pour Berlin dans une heure. Aussitôt arrivé, vous passerez devant un petit conseil de guerre et on vous fusillera tout de suite. Vous et vos trois amis.

– IXE-13 fronça les sourcils.

– Oh c'est vrai, j'ai oublié de vous dire... nous avons aussi pincer votre petit ami, le Chinois.

– Je suppose que c'est le numéro de licence de l'automobile qui l'a vendu. Vous aviez remarqué le numéro lorsqu'on vous a attaqué ?...

Bouritz mordit à l'hameçon que lui tendait l'espion :

– Mais oui, justement. C'est en plein ça.

IXE-13 était maintenant certain d'une chose.

C'est que Sing Lee était toujours en liberté, puisqu'il s'était enfui non pas dans l'automobile, mais dans le camion.

Bouritz marcha vers l'autre cellule :

– Et vous le grand vieux... vous ne voulez pas enlever votre barbe ?...

– Sergent ?

– Oui.

– Avez-vous fouillé cet homme ?

– Non.

– Faites-le sortir de sa cellule. Il doit avoir des plans sur lui.

– Bien.

Le sergent ouvrit la porte et fit sortir le Marseillais.

– Avancez.

Marius obéit.

Le sergent donna des ordres à ses hommes :

– Fouillez-le.

Mais ils eurent beau chercher partout, ils ne trouvèrent aucune trace des plans.

– Où les avez-vous mis ?...

– De quoi parlez-vous ?

– Des plans que le Chinois avait volé à l'usine d'aviation et que vous avez repris dans le dossier d'un fauteuil chez l'antiquaire Roseberg.

– Mais c'est faux.

– N'essayez pas de mentir. Je sais la vérité. Madame Roseberg elle-même est venue tout nous raconter. C'est grâce à elle, si nous avons pu vous retracer.

Marius sursauta.

Ainsi, c'était Rebecca Roseberg qui l'avait trahi.

– Eh bien, mon cher monsieur Bouritz, dit Marius, madame Roseberg vous a trahi.

– Comment cela ?

– En ce moment, les plans de l'avion sont
rendus en France.

– Non.

– Parfaitement et aux mains des Alliés. Savez-
vous qui les a emportés en France ?

– Non.

– Monsieur Karl Roseberg. Il voulait les
vendre. C'est Rebecca qui me l'a dit.

– C'est faux.

– C'est vrai, et la preuve, rendez-vous chez
monsieur Roseberg et demandez à voir le fauteuil
dans lequel se trouvaient les plans. Vous verrez
qu'on a reposé du cuir neuf. Eh bien, on ne peut
pas reposer ce cuir en l'espace de quelques
minutes. Télégraphiez, et demandez à quelqu'un
de vérifier.

Bouritz parut ébranlé.

Puisque Marius lui demandait de télégraphier
et de vérifier, c'est qu'il devait être sûr de son
affaire.

– Nous vérifierons. Merci pour le tuyau, cher ami. J'ai hâte que ce monsieur Roseberg revienne chez lui. Il va avoir la surprise de sa vie.

Une demi-heure plus tard, Bouritz appelait ses hommes :

– Vous allez ficeler solidement les prisonniers. Nous partons pour la gare.

Gisèle, Marius et IXE-13 furent solidement ligotés.

Ils furent, ensuite, hissés dans le camion.

– Sergent, promet Bouritz, je vous recommanderai auprès de mes chefs pour que vous soyez gradé.

– Oh, merci beaucoup... vraiment c'est trop... je n'ai fait que mon devoir.

Bouritz prit place, à son tour, dans le camion et le véhicule s'ébranla.

Un quart d'heure plus tard, il s'arrêtait à la gare.

Le train était déjà placé prêt à prendre sa route pour Berlin.

Les trois espions furent montés dans un compartiment. Bouritz et les autres soldats s'assirent en face d'eux.

IXE-13 et ses compagnons étaient toujours ligotés.

L'espion canadien réfléchissait profondément.

– Il faut absolument que je trouve un moyen de sortir de cette impasse avant d'arriver à Berlin, autrement, nous sommes foutus.

Le train s'ébranla.

Le voyage ne durait que très peu de temps.

Il fallait agir en vitesse.

Soudain, IXE-13 demanda :

– Hé, capitaine !

– Tiens, voilà notre espion qui se décide à ouvrir la bouche. Qu'est-ce que tu veux, mon cher X-13 ?

– Une permission.

– Une permission ?

– Oui, j'aimerais aller à la salle de toilette.

– Bon, très bien.

Il fit signe à deux soldats d'enlever les liens à notre héros.

Bouritz se pencha vers un de ses hommes :

– Tu vas aller examiner la salle avant lui. Je ne peux pas prendre de chances.

– Bien capitaine.

Le soldat s'éloigna pour revenir cinq minutes plus tard.

– Aucun danger, capitaine. Il n'y a qu'une seule fenêtre, mais le train file à près de quatre-vingt milles à l'heure. S'il essaie de se sauver, tant pis pour lui.

– Mais il pourrait tirer la sonnette d'alarme et le train pourrait s'arrêter.

– Aucun danger, la sonnette ne passe pas dans cette pièce-là.

– Parfait.

Il nomma deux soldats pour accompagner
IXE-13.

Tous les trois se dirigèrent vers la petite porte

où l'on pouvait lire en allemand, le mot :
Hommes.

IXE-13 entra et referma la porte derrière lui.

Vif comme l'éclair, il se dirigea
immédiatement vers la fenêtre.

Il l'ouvrit et jeta un coup d'œil à l'extérieur.

– Il faut risquer le tout pour le tout. Le
Canadien se glissa à l'extérieur et mit ses pieds
sur le bord de la fenêtre.

Avec ses mains, il pouvait toucher à la toiture
du train.

Il savait que s'il tombait, c'était la fin.

Lentement, notre héros se souleva par la force
de ses poignets.

Si à ce moment-là, le train eut fait un brusque
arrêt, IXE-13 serait tombé sur la voie.

Mais enfin, il réussit ce tour de force.

IXE-13 s'épongea le front.

Il avait frôlé la mort de près.

Maintenant, il n'y avait plus une seconde à

perdre.

Courant de wagon en wagon, il se dirigea vers l'avant.

Il avait déjà son idée.

Enfin, il arriva à l'engin.

Les fenêtres étaient ouvertes. C'est ce qu'IXE-13 espérait.

Se cramponnant par les mains, il fit basculer son corps et entra dans le train, les pieds les premiers.

Aussitôt, le conducteur se retourna, mais déjà IXE-13 était sur lui.

D'un coup de poing, il l'envoya au pays des rêves.

Un percepteur était tout près. Il accourut au secours du conducteur.

IXE-13 se pencha, ramassa une grosse clef anglaise, qui était là, et la lui lança à la tête.

Sans hésiter, IXE-13 ralentit la vitesse du train.

– Maintenant, souhaitons qu'il n'y ait rien

devant nous.

Le train s'en allait tout droit, sans conducteur, car l'as des espions canadiens était occupé à autre chose.

VII

Les deux soldats attendaient toujours à la porte de la salle des toilettes.

Bouritz, assis avec ses hommes, causaient de choses et autres tout en surveillant Gisèle et Marius.

Soudain, la porte du compartiment s'ouvrit et le percepteur aux billets parut.

– Vos billets... vos billets, s'il vous plaît.

Bouritz mit la main dans sa poche et sortit les billets de ses hommes.

– Et ces deux-là ? demanda le percepteur en montrant Gisèle et Marius. Pourquoi sont-ils ligotés ?

– Ce sont des prisonniers.

– Ah.

Soudain, le percepteur se pencha. Il avait

échappé un billet.

Il le ramassa, puis se redressant, il regarda le billet, puis faisant signe à Bouritz :

– Voulez-vous venir avec moi, il y a erreur dans le billet.

– Erreur ?

– Parfaitement, venez.

Et en lui faisant signe, il se dirigea vers le fond du compartiment.

Bouritz se leva en maugréant et le suivit.

Mais là, une surprise l’attendait.

Le percepteur sortit vivement un revolver :

– Ne faites pas un geste, sinon, je vous abats comme un chien...

– Mais...

– Ne cherchez pas votre arme, mon cher Bouritz, c’est moi qui l’ai. Je l’ai prise tout à l’heure, en me penchant.

Pour la première fois, Bouritz s’aperçut que le percepteur n’était nul autre qu’IXE-13 lui-même.

– Comment se fait-il ?...

– Je n’ai pas le temps de vous poser de questions. Vous allez donner des ordres à vos hommes.

– À mes hommes ?

– Parfaitement et d’ici. Dites-leur de détacher les deux prisonniers et de les emmener dans ce bout-ci. Puis, demandez à vos hommes de vous attendre dans l’autre compartiment.

– Jamais.

– Très bien... alors, c’est la mort pour vous. Je compte jusqu’à dix.

Et lentement IXE-13 commença :

– Un... deux... trois... quatre.

Bouritz tremblait comme une feuille.

Jamais, IXE-13 n’avait vu un homme tenir autant à la vie que Bouritz.

– Arrêtez, murmura le nazi.

– Vous allez m’obéir ?...

– Oui... oui...

– Alors vite, donnez des ordres.

Bouritz cria :

– Hans... détache les prisonniers et emmène-les ici. De plus, allez tous m'attendre dans l'autre compartiment. Il faut que je leur parle.

IXE-13 sourit.

– C'est parfait, mon cher Bouritz.

Le soldat allemand obéit aveuglément à son chef.

Il coupa les liens qui retenaient les jambes et les bras des deux Français, puis il leur expliqua d'aller rejoindre Bouritz.

Suivi des autres soldats, il se dirigea ensuite vers l'autre compartiment.

Marius et Gisèle reconnurent aussitôt « le patron ».

– Vous !

– Peuchère !

IXE-13 braqua son revolver dans le dos de Bouritz.

– Marche devant jusqu’à l’engin...

– Mais pourquoi ?

– Pas de questions, marche.

Bouritz obéit. Arrivé à l’avant, IXE-13 passa son revolver à Marius.

– Surveille-le. Moi, je suis occupé.

IXE-13 surveillait constamment la voie ferrée.

Trois minutes s’écoulèrent.

– Enfin, voici ce que je cherchais, s’écria IXE-13.

À quelques pieds en avant, il y avait un croisement de rail avec changement automatique.

Sur l’autre rail, il y avait des convois de marchandises.

IXE-13 fit aussitôt changer l’aiguillette puis, se tournant vers Bouritz, il lui administra un coup sur la tête.

Le nazi s’écroula.

Le train avait quelque peu ralenti mais il filait encore assez vite.

– Pas une seconde à perdre, dit IXE-13, il faut sauter. Vite.

Nos trois amis bondirent.

Deux secondes plus tard, le train de passagers arrivaient sur les wagons à marchandises.

Il y eut des cris effroyables.

Les trains déraillèrent. C'était une véritable catastrophe.

IXE-13 se releva péniblement.

Il avait mal partout, mais heureusement, il n'était pas blessé.

Il regarda autour de lui et soudain, il aperçut Marius, qui venait à sa rencontre.

– Tu n'es pas blessé ?

– Non, mais je suis sale. J'ai tombé dans la boue.

– Et Gisèle ?

Ils la cherchèrent quelques secondes !

– Peuchère patron... elle est ici.

Gisèle était assise, en plein milieu d'un champ, et elle se frottait le bras gauche.

IXE-13 s'élança :

– Blessée ?...

– Mon bras... je crois que je me suis cassé le bras en tombant...

– Pauvre Gisèle. Vite cependant, nous n'avons pas une seconde à perdre. Il faut se sauver.

– Par où ? demanda Marius ?...

– À travers champs et le plus loin possible.

– Bien.

Ils se mirent à courir. Gisèle semblait souffrir énormément.

– Je crois que je ne pourrai pas continuer...

– Il le faut Gisèle... il le faut... un peu de courage. Nous arrivons à la route.

Il se tourna vers Marius :

– Enlève ta barbe... vite. Il ne faut pas qu'on nous reconnaisse.

– Mais nous ne sommes pas à la frontière ?

– Je sais, mais ça n’a pas d’importance.

Ils arrivèrent à la route.

Gisèle écrasa soudainement, sans connaissance.

– Nous allons arrêter une auto. Mais tu me comprends Marius, nous n’avons pas besoin du conducteur.

– Compris, peuchère.

Déjà le soir approchait et le temps commençait à s’obscurcir.

Marius se mit au centre de la chaussée et fit de grands signes à la voiture.

En apercevant la femme blessée, le conducteur de l’automobile freina brusquement :

– Qu’est-ce qu’il y a ? demanda-t-il en allemand.

– Une femme blessée. Il faut la conduire à l’hôpital. Venez nous aider à la transporter.

Le conducteur sortit.

Marius sauta immédiatement dessus et le réduisit à sa merci.

– Attends Marius, enlève-lui ses vêtements. Je ne puis garder cet uniforme d'employé de train.

– Bien patron.

L'habit était un peu court pour IXE-13, mais il n'avait pas le choix.

Il aida Marius à placer Gisèle sur le siège arrière.

– Et maintenant, allons-y de nouveau, dit-il... vers la frontière... vers la liberté.

– Prenez-vous une grande route ?

– Non, une frontière de campagne. Il ne doit plus y avoir de gardes supplémentaires.

– C'est-à-dire qu'il n'y a que trois ou quatre hommes.

– Justement.

Gisèle reprenait connaissance peu à peu.

– Ça va mieux ? demanda Marius.

– C'est... mon bras...

– Nous allons te soigner ma petite Gisèle, tu verras, peuchère !

Un quart d'heure passa.

– Nous allons emprunter ce petit chemin de campagne. Regardez, il conduit en France, il y a des affiches.

– Allons-y.

La route n'était faite que de terre.

Bientôt, ils furent en vue d'un poste de frontière.

– Reste ici, Marius, je vais en dedans, je veux vérifier pour voir combien il y a d'hommes. Tiens, prends mon revolver.

– Mais vous ?

– Je n'en ai pas besoin.

La voiture s'arrêta.

Deux soldats sortirent du poste.

IXE-13 descendit de voiture.

– Où allez-vous ? demanda l'un des soldats.

– En France.

– Combien êtes-vous ?...

– Trois.

– Vous avez vos papiers ?

– Oui.

– Montrez.

– IXE-13 mit la main dans sa poche et sortit les papiers de l'homme à qui appartenait la voiture.

– Suivez-moi en dedans.

Les deux soldats emmenèrent IXE-13 à l'intérieur.

Il y avait un troisième homme assis derrière un bureau.

IXE-13 jeta un coup d'œil au dehors pendant que les nazis examinaient ses papiers.

Il s'aperçut que Marius était descendu de voiture.

– Vos papiers sont en règle, dit enfin l'un des hommes. Il va falloir regarder ceux de vos compagnons.

– Bien.

Les deux soldats se dirigèrent vers la porte, suivis d'IXE-13.

Mais ils n'allèrent pas loin.

Marius donna un violent coup de crosse de revolver sur la tête du premier, pendant qu'IXE-13 empoignait solidement le second à la gorge.

Mais le commis derrière le bureau sortit son revolver.

Marius tira et l'homme s'écroula, une balle en pleine poitrine.

– Allons-y patron, la route est libre.

Ils remontèrent vivement en voiture.

Deux secondes plus tard, ils étaient en France... mais en France occupée.

– Maintenant, il faudrait trouver quelqu'un qui puisse prendre soin de Gisèle.

– C'est facile, dit Marius, en France, même occupée, il y a de bons Français, fidèles à leur pays.

Ils traversèrent deux villages sans se faire inquiéter par la police nazie.

Enfin, ils arrivèrent dans une ville un peu plus grande.

– Hé patron !

– Quoi ?

– Regardez l’affiche... hôpital civil...

– Mais, nous sommes en France occupée.

– Ça n’a pas d’importance. Il faut faire soigner Gisèle. Et puis, on n’attaque pas les hôpitaux civils.

– C’est tout ce que tu peux dire.

– En tout cas, peuchère, je crois que nous ferions mieux d’arrêter.

IXE-13 réfléchit.

Il valait mieux prendre une chance.

Après tout, la vie de Gisèle était peut-être en jeu.

La voiture s’arrêta devant l’hôpital, et nos trois amis entrèrent.

IXE-13 et Marius soutenaient Gisèle.

Une femme d’un certain âge s’avança :

– Qu’est-ce qu’il y a ?...

– Il faudrait examiner mademoiselle. Elle est

tombée et elle s'est blessée au bras.

– Vous avez une permission de l'armée pour venir ici ?

– Non.

– Alors je regrette, je ne puis rien faire.

Marius avait cru reconnaître dans la voix de la femme, l'accent Marseillais :

– Peuchère, mademoiselle, dit-il, ne me dites pas que vous allez laisser mourir une compatriote.

– Vous êtes de Marseille ?

– Oui, vous aussi, n'est-ce pas ?

– Oui. On m'a obligée à travailler ici vu que je suis garde-malade diplômée.

– Alors, peuchère, vous ne pouvez rien faire pour elle.

– Attendez. Il n'y a qu'un garde, la nuit, à l'hôpital et il dort. Nous allons essayer d'arranger ça. Bonne mère, il ne sera pas dit que j'aurai rien fait pour les miens.

Elle revint, un couple de minutes plus tard,

accompagnée d'un jeune médecin.

– Nous allons prendre une chance d'examiner mademoiselle, dit-il. S'il vous plaît, ne faites pas de bruit. Si nous sommes pris à désobéir à la règle, c'est fini pour nous.

La garde fit entrer Marius et IXE-13 dans un petit bureau, pendant que le docteur s'éloignait avec Gisèle.

Enfin, le docteur reparut :

– Votre petite amie avait le bras démis. Elle sera ici dans un instant.

– Elle peut repartir avec nous ?

– Oui. Je lui ai mis le bras dans le plâtre. Vous la ferez examiner ailleurs.

– On vous remercie infiniment, docteur. Maintenant, puis-je vous demander autre chose ?

– Certainement.

– Vous ne connaissez pas un moyen pour qu'on puisse regagner la France inoccupée ?...

Le docteur réfléchit :

– Voulez-vous me suivre dans mon bureau s'il

vous plaît, dit-il à IXE-13. Je ne puis prendre de chance, vous comprenez.

IXE-13 suivit le médecin.

– Monsieur, dit le docteur, j’ai un moyen pour vous faire entrer en France inoccupée, cependant, vous comprenez comme moi, que je ne puis utiliser ce moyen pour permettre à des personnes de fuir le territoire occupé par l’ennemi, sans raison spéciale.

– Nous avons une raison spéciale.

– Vrai ?

– Cependant, je ne puis m’identifier. Je n’ai aucun papier attestant qui je suis.

– Qui êtes-vous ?

– Un agent secret des Nations Unies. Je puis vous donner des détails. Peut-être êtes-vous au courant du tamponnement de trains près de Berlin, vers la fin de l’après-midi ?

– Oui, j’ai entendu cela à la radio.

– Eh bien, c’est dans ce tamponnement que Gisèle, c’est-à-dire ma compagne, s’est fait

blessé.

– Ah.

– Maintenant, pour prouver mes dires, vous pouvez appeler mon compagnon le Marseillais et le questionner. Il vous dira la même chose.

– J’aimerais pouvoir dire, je vous crois, fit le médecin. Mais je ne me vois forcé de vérifier tel que vous me le proposez. Voulez-vous entrer dans cette pièce, s’il vous plaît ?

Le docteur fit passer IXE-13 dans un autre petit appartement.

– Vous pourrez suivre la conversation. On entend tout ce qui s’y passe.

Le docteur sortit.

Bientôt, IXE-13 entendit un bruit de pas, puis la voix de Marius :

– Peuchère, où est le patron ?

– En sûreté, dit le docteur. Je veux simplement vérifier ses dires. Il paraît que vous avez eu quelques petites aventures en Allemagne ?

– Bonne mère, vous appelez ça des petites

aventures. Nous avons frôlé la mort de près à plusieurs reprises. Nous avons fait échapper un Chinois d'un camp de concentration, on a sauté d'un train en marche, on s'est battu aux lignes, et vous appelez ça des petites aventures. Peuchère, qu'est-ce qu'il vous faut ?

Le docteur se leva et vint ouvrir la porte du bureau dans lequel se trouvait IXE-13.

– C'est très bien, je vois que vous m'avez dit la vérité, fit-il en souriant.

– Alors, docteur, quel est ce moyen dont vous m'avez parlé ?...

– L'ambulance. Je vais vous faire conduire en France inoccupée en ambulance et vous ne serez pas dérangés, je vous le garantis.

– On laisse passer les ambulances ?

– Oui, c'est un cas de force majeure. Quand nous transportons un mourant, nous n'avons pas le temps d'attendre.

– Alors, c'est parfait.

– Je vais avertir mon chauffeur tout de suite. Vous allez partir dans cinq minutes.

Ils montèrent dans l'ambulance qui partit tout de suite à toute vitesse.

L'ambulance n'arrêta nulle part et elle marcha presque jusqu'au matin.

Enfin, elle s'arrêta en pleine campagne.

Le chauffeur descendit.

J'ai reçu l'ordre du médecin de vous descendre ici, dit-il.

– Oh, c'est parfait. D'ailleurs, je crois que nous sommes aux limites de la France ?

– Oui.

– Eh bien, depuis l'invasion, nous ne courons aucun danger ici.

– Excepté mademoiselle, dit-il, en désignant Gisèle.

– Comment cela ?

– Elle porte encore le costume d'un soldat nazi.

– Mais c'est vrai.

Le chauffeur sourit :

– La garde-malade y a pensé. Aussi, elle m’a donné une robe. Si vous permettez, je vais aider mademoiselle, à cause de son bras.

Marius et IXE-13 descendirent de l’ambulance.

Cinq minutes plus tard, Gisèle en ressortait avec une robe profondément ouverte du côté gauche, pour qu’elle puisse y passer son bras.

– Alors, je vous souhaite bonne chance, dit l’ambulancier.

– Et encore une fois, merci, répéta IXE-13.

– De rien.

L’ambulance s’éloigna.

Nos trois amis continuèrent leur route à pied et arrivèrent enfin dans un petit village.

IXE-13 arrêta à une auberge et loua trois chambres.

– Nous allons nous reposer. Nous en avons grandement besoin.

Et dix minutes plus tard, nos trois héros qui avaient enfin recouvré la liberté complète, tombèrent dans un profond sommeil réparateur.

VIII

Lorsqu'IXE-13 se réveilla, on était au beau milieu de l'après-midi.

Il s'habilla et alla aussitôt frapper à la porte de chambre de Gisèle.

– Entrez.

– Tiens, tu es debout, fit IXE-13 en ouvrant la porte.

– Bonjour, Jean. Oui, je suis levé depuis près d'une heure.

– Et comment te sens-tu ce matin ?...

– Oh ! beaucoup mieux. Ce sommeil m'a fait beaucoup de bien.

– Tant mieux. Viens, nous allons manger. Tu as vu Marius ?

– Non. Il dort peut-être encore.

– Alors, ne le dérangeons pas.

Ils descendirent à la salle à dîner, où l'aubergiste leur servit un bon repas.

Puis, IXE-13 dit à Gisèle :

– L'armée a établi des quartiers dans presque tous les villages. Je vais aller aux informations.

– Bien.

Il sortit.

Il revint, une heure plus tard.

Il va falloir aller à V... c'est là le seul quartier allié de toute la région.

– Quand partons-nous ?

– Il y a un train à six heures. Mais où est Marius ?

– Dans la salle d'attente. Il regarde les journaux.

À six heures, nos amis prenaient le train pour V...

Le soir même, IXE-13 était en grande conversation avec un officier des armées alliées.

– Il nous faut retourner en Angleterre et le plus

tôt possible, lui dit-il, après lui avoir donné tous les détails nécessaires.

– Très bien, je vais faire les arrangements nécessaires. Venez me voir demain.

Tout marcha comme sur des roulettes.

Deux jours plus tard, IXE-13, Gisèle et Marius montaient à bord d'un avion en route vers la Grande-Bretagne.

Ils se rendirent immédiatement à Londres, car il fallait qu'IXE-13 se rapporte à son chef, Sir George.

Mais on sait, qu'à cause des nombreux espions qui ont envahi tous les pays, même les chefs du service d'espionnage doivent se cacher.

Comment IXE-13 devait-il s'y prendre pour retrouver Sir George ?

Il ne le savait pas lui-même.

Plusieurs jours s'étaient écoulés depuis la dernière entrevue entre les deux hommes.

IXE-13 décida d'aller se présenter au quartier-chef de l'armée et de demander des

renseignements.

L'officier lui dit :

– C'est quelque chose de très spécial, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Pourriez-vous nous donner votre nom ?...

– Impossible.

C'était expressément défendu.

– À moins, dit IXE-13, que je vous mette le tout sous enveloppe scellée et que vous remettiez cette enveloppe à Sir George ?

– Oui, je puis faire cela.

– Alors donnez-moi une feuille et une enveloppe.

IXE-13 écrivit simplement :

– Suis de retour en Angleterre. Il donna son adresse et signa :

– IXE-13.

Puis il cacheta l'enveloppe avec de la cire.

Trois jours passèrent.

Gisèle était à l'hôpital, où elle faisait soigner son bras.

Marius et IXE-13 avait loué un appartement dans le nord de la ville de Londres.

Un matin, un homme vint frapper à la porte de leur appartement.

Sans dire un mot, il remit une lettre à IXE-13.

C'était un mot de son chef, qui lui donnait rendez-vous, dans un petit appartement de la rue Johnson.

IXE-13 s'y rendit aussitôt.

Sir George l'attendait :

– IXE-13, s'écria-t-il en le voyant entrer. Il y a une éternité que je ne vous ai pas vu...

– C'est vrai, Sir.

– J'ai appris que vous aviez encore fait parler de vous de l'autre côté de la Manche.

– Sir, je voudrais vous demander quelque chose, tout de suite.

– Oui, qu'est-ce que c'est ?...

– Mon ami, le Chinois, Sing Lee, en avez-vous entendu parler ?...

– Le Chinois ?... il a été plus vite que vous, mon cher IXE-13.

– Comment cela ?

– Il vient de quitter Londres et l'Angleterre en route pour le Canada et ensuite on l'enverra en mission dans le Pacifique probablement.

– Alors, il a réussi à se sauver ?...

– Comme vous voyez.

– Et les plans ?...

– Un nommé Roseberg les a vendus à des Français. Ils sont maintenant entre nos mains.

– Alors, tout va pour le mieux.

Sir George approuva :

– Grâce à vous, IXE-13. Si vous n'étiez pas allé secourir Sing Lee, je crois bien que le Chinois et les plans auraient été irrémédiablement perdus.

– Je le crois aussi, Sir George, mais je n'étais pas seul. Mes deux compagnons, Gisèle et

Marius, m'ont beaucoup aidé... Sing Lee aussi d'ailleurs. Ainsi, il est parti pour le Canada ?...

– Oui.

Et Sir George ajouta en souriant :

– Vous n'irez pas le rejoindre.

– Comment cela ?... Vous avez une nouvelle mission à me confier ?

– Oui. Voici ce dont il s'agit. C'est quelque chose de très spécial.

Et Sir George commença à conter à son meilleur espion, ce qu'il aurait à faire au cours de cette nouvelle mission.

Quels nouveaux dangers IXE-13 affrontera-t-il ?

Sera-t-il de nouveau en compagnie de Gisèle et de Marius ?

Cet ouvrage est le 289^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.